

Petr Král

## Le poids et le frisson

### L'ARRIÈRE-SALLE

La pluie, comme dans un vieux film. Il a toujours plu ainsi,  
de tout temps, ce même mercredi pluvieux. De nouveau essayer de vivre.  
Il pleut ; du moins aller jouer, quelque part, à un billard blanc et noir,  
peupler la pénombre de cinéma, au salon, par d'héroïques élans de queues  
en bois,  
pousser les boules, livides mottes de saindoux,  
sur un tapis d'asphalte.  
Il pleut, l'eau debout dans les rues, depuis toujours.  
De tout temps, peut-être, il ne fallait que cela : se dire qu'il pleut,  
traverser le pluvieux corridor  
vers l'entrée du local ; écarter le rideau de gouttes, à travers le  
clair-obscur  
des semaines, petites annonces, pénétrer jusqu'au fond. Là où quelques  
lambeaux de chairs blanches  
continuent peut-être à flotter dans la salle calcinée –  
Pluie, l'aplomb de l'aveugle glissant son blanc bâton penché  
entre les lignes d'eau grise, comme la plus claire d'entre elles.  
Peut-être ne faut-il  
qu'aimer, d'une main nue flatter toujours  
le métal silencieux des mercredis ; tendrement ajouter ses frottements  
d'élytres  
aux bruissements d'épingles et d'aiguilles, de lauriers qui sèchent.  
Peut-être jusqu'à la montée  
d'un sourire, muette victoire – –

### LISBONNE

On était à Lisbonne, prêts pour la fête.  
Dans les rues passaient des troupes de piétons, la nuit s'épaississait  
dans les regards  
et au fond des boutiques, derrière l'amas de poussière, de bêtes mortes  
étalées sur le trottoir.

Répondre à l'appel, se couler dans la pénombre  
royale du Palais des portos, s'enfoncer dans ses peluches fanées.  
Près du fond, à l'avance, deviner minuit, ultime gorgée noire.  
Plus loin, dans la nuit des chairs, peut-être même un grésillement,  
scintillement de rouilles prometteuses.

Lisbonne : pour l'heure, rien qu'une serveuse immobile, absente,  
une nappe immaculée ; au-dessus du square, un ciel blanchi  
derrière les gestes-oracles des retraités. Le tramway passé, reste  
un tournant gris,  
léché jusqu'au fond par le vent.

Le vent : est-il le seul en fête ? La serveuse ne bouge guère, rien  
n'attise le regard usé  
de la vieille derrière sa vitre, au-dessus d'une rue déserte. Même  
la mer  
s'est retirée, s'absente seulement au bout du regard des messieurs  
dans les banques, on ne sait vers où levé  
par-dessus le dos sévère des filles au comptoir,

l'hôtel est le seul à attendre le crépuscule  
au-dessus des murmures assourdis du carrefour. Lisbonne : seuls, à notre  
place, y étaient peut-être ceux qui manquaient ici, parmi les passants.  
Le marin traînait par le soir son col blanc  
toujours plus loin, du port comme de la ville, jusqu'à quelles salles  
glacées,

les aboiements du chien ébranlaient la façade, nous chassaient de la  
maison  
vers le désert de l'asile, de noires cellules. Lisbonne, le vent ;  
mais la ville faisait la fête ailleurs,  
nous n'étions pas ceux, peut-être, qui étaient partis en voyage.

Le long des avenues, au-delà des vitres de banques, rien, pour l'heure,  
que la silencieuse vie nocturne  
de gardiens près de reluisants appareils,  
l'ombre qui s'épaissit toujours, secrète, dans les teintureries, derrière les  
manteaux.

Le taxi lui-même passait, à bord rien qu'une silhouette massive,

il fallait monter encore, goûter dans le vent ses propres lèvres.  
Puis seulement, au sommet, trouver au moins de silencieux paveurs  
en train d'accorder du marteau les pierres de la place,  
préludant d'avance au matin à venir.

Près de là on réveillait déjà le gardien  
du grand magasin, pour l'avertir du prochain feu, le gardien sortait  
dans le désert nocturne  
à la recherche d'une introuvable cabine téléphonique, une dernière fois  
défendant le palais  
rempli de pénombre et de vieux costumes. – Lisbonne attendait, entière,  
au-delà du seuil de l'aube, de nouveau glorieusement peuplée de ses  
absents.  
On était là, qui sait. Quelque chose, du moins, continue à s'ouvrir  
dans le gris des journées avec ces quelques mots : on était, Lisbonne.  
Le vent,  
la fête.

## LE SEUIL, EN MARCHANT

Doucement maintenant, il suffit de lever le regard vers le ciel gris  
au-dessus des arbres, le long du boulevard,  
pour sentir monter une tendre certitude :  
l'orage va venir. Ce qui nous pousse derrière, la main marâtre, assassine,  
et tout ce qui s'y engouffre dans l'abîme de la nuit passée, avec le fracas et  
les cris des guerres,  
ne pèse plus. À peine si quelqu'un lève le bras devant nous  
et, de l'index dressé, touche un nuage, pour prendre son pouls. Il suffira  
d'enfoncer là-bas, plus loin, son peu de poids  
dans l'accueillante congère de poussière, de la laisser déborder à peine,  
avec soin,  
les contours luisants de nos chapeaux, les épaules raides du veston.  
L'orage sera là et nous, entiers, dans ce court battement de porte contre le  
cadre,  
à jamais pris dans notre misère et déjà dehors, ensemble et seuls.  
À chaque pas de plus vers l'avant  
c'est l'orage lui-même qui s'y lève, va vers nous. Déjà dans l'ombre du pas-  
sage, sur un éventaire,  
le jouet en plastique luit d'un jaune cru et hilare  
au milieu des bananes entassées.

## LE TANGO

La vague d'une rengaine espagnole  
jaillissant du poste – et c'est presque le retour  
de l'été entier. Il déferlait autrefois sur l'étendue comme un sang  
et comme un miel ardent, l'Histoire elle-même, sous la montée du soleil,  
dégageait des craquements prometteurs ;  
encore un instant, et le rôti était prêt.  
La chaleur régnait toujours quand une rumeur décidée  
grossissait déjà aux angles des rues de Barcelone, dépeuplées par la sieste,  
la Hispano, de son éclat hautain, longeait lentement les façades  
jusqu'au palace. Un dieu nommé Zamora gardait le but, les femmes au  
marché s'ouvraient en riant  
comme des cratères, une escouade de frais héros en chemises neigeuses,  
quittant le salon de coiffure, se répandait dans le soir, ils sentaient le pat-  
chouli,  
au cœur du café rempli de corps et de voix tournait un disque de tango  
en tourbillon entêtant, l'odeur de l'espresso entourait les chairs  
d'un commun châte brûlant. Le rôti grésillait, promettait ;  
dans la brise du soir, comme, tout au long des murs, elle feuilletait les  
journaux fixés à leur châssis, il y avait toujours davantage  
de ville, d'Espagne, de monde. Zamora a bondi vers le soleil  
sous la barre, le café, brûlure nocturne, remuait dans le gramophone.  
Même le tir alluma d'autres astres fracassés  
dans la fraîcheur des miroirs, ceux qui furent touchés se sont mis à danser,  
comme jamais,  
suivis d'une traîne sanglante – jusqu'à ce que le disque se fût enrayé et qu'il  
n'y eût soudain rien, sauf quelques lambeaux.  
Rien que la ville, le monde et la rengaine, comme elle cherche encore à  
ressouder les failles  
par une promesse d'Espagne, presque d'été –

## HEURES D'OUVERTURE

Simple gardiens, les habitués du café  
plongés en eux-mêmes, immobiles dressés dans la pénombre  
sous la pluie de l'Histoire qui tombe en grésillant du poste.  
Rien que le silence  
des choses absentes, amours tues,  
argent qui mûrit seul dans les coffres des banques.

Dehors il pleut sur les parc-mètres, sur les boîtes  
postales, le patron là-bas, à l'horizon du comptoir,  
sort ses plaisanteries comme pour timidement, de loin, agacer le jour ;  
poliment vider son verre, laisser son cigare seul  
aspirer le temps, ne pas oublier, avant de partir d'ici,  
d'effleurer près de la porte, du regard, l'arrêté jaune dans son cadre.  
Soudain, le chien couché sous la table s'énerve un peu,  
entre sa patte et la boîte qu'il repousse en grondant  
bâille de nouveau, avec le parquet et ses lueurs,  
tout l'espace qui nous déborde ; qui, intact, s'ouvre devant nous  
et appelle la conquête.  
Sans un bruit, un éclair pâle tombe à travers la mémoire  
de la vieille, au-dessus du creux de sa chope.  
Plus loin vers le fond, dans la pénombre, germe discrètement  
l'envie du poème.

## ELLES SONT LÀ

Quand, à la suite d'une silhouette de passant bien mûrie, tu pénètres plus  
loin sur les Zattere  
parmi les arbres et les bancs de pierre comme dans un vieux tableau  
frémissant  
– les dames qui conversent sur les bancs, la fumée des ombres et des  
lumières reparties sur les quais  
entre arbres et piétons, des façades roses et grises – tu t'y retrouves encore  
aujourd'hui,  
et le regrettes. Les vieilles dames sont là comme toujours, présentes et  
certaines :  
c'est aujourd'hui, battements sans résidu remplissant les corps tout comme  
le cadre du tableau, celui seul qui est mort  
s'absente. Les vapeurs tièdes du repassage et de vieilles flanelles, comme  
avec un susurrement elles se dégagent des dames  
pour pénétrer dans les failles – toujours plus étroites – du jour, sont là  
autant que les becs menaçants des bulldozers  
qui pointent là-bas, derrière la crique. – Il est vrai qu'elles n'oublient guère  
de se souvenir, de regarder hors du cadre, vers l'arrière, et de creuser légè-  
rement la toile  
par leur regret de ce qui n'est plus ; aucune d'entre elles, à la maison,  
ne va pourtant retirer sa main devant la masse bourdonnante du  
frigorifère

et devant les gels de l'hiver prochain. C'est aujourd'hui, elles sont là tout  
comme nous,  
personne n'a du retard ; rien qu'aujourd'hui, battements et pierre pleine de  
pierre  
jusqu'à la moelle fraîche, poudroierement de clarté et dessin de plus en plus  
sombre d'arbres, de nos silhouettes,  
sans autre profondeur que celle de la fêlure, du frisson  
et des mots pour le dire.

### PARIS NOUS APPARTIENT

La nuit, pour ainsi dire,  
est toute la maison ; s'ouvrant inhabitée aux seuls circuits mouvants,  
au souffle d'un passant tardif, dans la rue,  
aux murmures des lymphes chez le voisin.  
Elle-même, de nouveau, dans l'autre chambre, avec toute sa vie,  
moi ici, dans l'ombre, avec mon halètement.  
Comme déjà autrefois à l'école, vers la fin de la course, frôlant de près  
l'étonnement  
de vaincre. Le souffle aussi – dans quel lointain puisé – ne fait que nous  
traverser,  
le bruissement dans les veines se joint aux sèves de la maison,  
de la ville : simplement suivre du regard sa propre inquiétude, parcourant  
sans nous  
les pièces vides. Dans les images les plus attirantes du poème  
appelle encore, seul, le silence des mêmes places nocturnes,  
d'un rocher nu livré aux étoiles.  
Tous, autour, se dégradent avec zèle, plient la face desséchée  
pour une dernière grimace ; par endroits, quelqu'un se lève toujours  
et s'insurge en agitant la paupière, demande qui il est  
et comment survivre. Certains croyaient presque à l'omniprésent complot  
de tous  
contre tous, comme dans le film de Rivette.  
Le film, lui, montrait surtout la vie intime des héros  
avec eux-mêmes : un journal tout à coup jeté, un café bu à longues gorgées,  
le travail silencieux des narines pendant le rasage.  
La clarté du matin fondait toujours aux extrémités des rues  
et parmi les angles de toits distants, avant de laver doucement une verrière  
proche. Après la descente dans le monde, ensuite,

c'était peu de se figer, béat, devant chaque tesson et chaque canette vide  
éclairés par le soleil, presque en signes de salut ;  
restait à admettre qu'on faisait soi-même partie, sous les arbres,  
du flottement aveugle de tout. La lumière avançait maintenant de toute  
part vers moi  
et vers la terrasse du café ; mais pour elle, assise en face, j'avais le visage  
blanc  
de la mort chez Bergman – Certains jasaient sans fin  
au téléphone, décidés à manger avidement le temps des autres  
comme s'il leur était dû. Le décor, alentour, était toujours planté,  
il suffisait presque de le vivre lui-même : se soulever dans la brise  
avec la nappe, s'effrayer au retour du silence  
dans les profondeurs du miroir. De nouveau rendue déserte par la pluie, la  
rue devant le bistro  
n'attendait que l'éclair, pas notre venue.  
Avec l'eau, malgré l'essaim bourdonnant près du comptoir, en filet mince  
coulait toujours du verre  
dans le corps, coureur solitaire, comme la fraîcheur du monde.